



# Nietzsche

## Œuvres

I

### La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION  
DE MARC DE LAUNAY,  
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION  
DE MICHÈLE COHEN-HALIMI, MARC CRÉPON,  
PASCAL DAVID, PAOLO D'IORIO,  
FRANCESCO FRONTEROTTA, MAX MARCUZZI  
ET PIERRE RUSCH

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



NIETZSCHE

# *Œuvres*

I

*La Naissance de la tragédie*  
*Considérations inactuelles*

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION  
DE MARC DE LAUNAY,  
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION  
DE MICHÈLE COHEN-HALIMI, MARC CRÉPON,  
PASCAL DAVID, PAOLO D'IORIO,  
FRANCESCO FRONTEROTTA, MAX MARCUZZI  
ET PIERRE RUSCH

*nrf*

GALLIMARD

À l'exception des « Écrits de jeunesse » (voir p. ix),  
les traductions publiées dans ce volume  
sont fondées sur les textes établis  
par Giorgio Colli et Mazzino Montinari.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés, pour tous les pays, à  
Éditions Gallimard, pour la langue française ;  
Walter de Gruyter & Cie, Berlin, pour la langue allemande ;  
Adelphi Edizioni, Milan, pour la langue italienne ;  
Hakusensha Publishing Company, Tôkyô,  
pour la langue japonaise.*

© Éditions Gallimard, 2000,  
pour les traductions révisées  
et pour l'ensemble de l'appareil critique.

*Les mentions particulières de copyright  
figurent au verso des pages de faux titre.*



LA NAISSANCE  
DE LA TRAGÉDIE  
OU  
HELLÉNITÉ ET PESSIMISME'

LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE

Traduction par Philippe Lacoue-Labarthe.

© *Walter de Gruyter & Co*, 1972, pour la version allemande.

© *Adelphi Edizioni*, 1973, pour la traduction italienne.

© *Éditions Gallimard*, 1977 et 2000, pour la traduction française.

AUTOUR DE « LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE »

Traduction par Jean-Louis Backès.

© *Walter de Gruyter & Co*, 1973, pour la version allemande.

© *Adelphi Edizioni*, 1973, pour la traduction italienne.

© *Éditions Gallimard*, 1975 et 2000, pour la traduction française.

## ESSAI D'AUTOCRITIQUE

### I

Quoi qu'il y ait au fond de ce livre problématique, il fallait que ce fût un problème de premier ordre et d'une grande séduction, et qui plus est un problème profondément personnel. À preuve l'époque où il est né, *en dépit* de laquelle il est né, l'époque fiévreuse de la guerre franco-allemande de 1870-1871. Pendant que déferlait sur l'Europe le tonnerre de la bataille de Wœrth<sup>1</sup>, quelque part dans un coin des Alpes, le songe-creux et l'amateur d'énigmes à qui est échue la paternité de ce livre était assis, tout à ses songeries et à ses énigmes, et donc à la fois très soucieux et très insouciant, à noter ses pensées sur les Grecs — qui sont le noyau de ce livre étrange et difficile d'accès auquel cette préface (ou cette postface) tardive est consacrée. Quelques semaines encore et il se retrouvait lui-même sous les murs de Metz, toujours pas délivré des points d'interrogation qu'il avait mis en regard de la prétendue « sérénité<sup>2</sup> » des Grecs et de l'art grec ; jusqu'à ce qu'enfin, dans ce mois d'extrême tension où l'on délibérait de la paix à Versailles, la paix se fit aussi avec lui-même et, durant la longue convalescence d'une maladie rapportée du front, il arrêta définitivement en lui cette « Naissance de la tragédie enfantée par l'esprit de la *musique* ». Enfantée par la musique ? Musique et tragédie ? Les Grecs et la musique de tragédie ? Les Grecs et l'œuvre d'art du pessimisme ? Le genre d'hommes jusqu'à ce jour le plus réussi, le plus beau, le plus envié, le plus apte à nous séduire en faveur de la vie, les Grecs — quoi ? Les Grecs avaient *besoin*<sup>3</sup> de la

tragédie ? Et de l'art, qui plus est ? Pour quoi faire — l'art grec ?...

On devine où se plaçait dès lors le grand point d'interrogation concernant la valeur de l'existence. Le pessimisme est-il *nécessairement* un signe de déclin, de chute, d'échec, le signe de l'épuisement et de l'affaiblissement des instincts — comme c'était le cas chez les Hindous ou comme ce l'est selon toute apparence chez nous, les hommes « modernes », les Européens ? Y a-t-il un pessimisme de la *force* ? Une prédilection intellectuelle pour ce qu'il y a de dur, d'effrayant, de cruel, de problématique dans l'existence qui viendrait du bien-être, d'une santé débordante, d'une *plénitude* de l'existence ? Y a-t-il, peut-être, une souffrance de la profusion même ? Un irrésistible courage du regard le plus aigu qui *requiert* le terrible<sup>4</sup> comme l'ennemi, le digne ennemi contre qui éprouver sa force, auprès de qui apprendre ce qu'est la « terreur » ? Que signifie, précisément chez les Grecs de la meilleure époque, de l'époque la plus forte et la plus courageuse, le mythe *tragique* ? Et le prodigieux phénomène du dionysiaque ? Et, née de lui, la tragédie ? Et à l'inverse : ce dont est morte la tragédie, le socratisme de la morale, la dialectique, la suffisance et la sérénité de l'homme théorique — quoi ? Ce socratisme ne pourrait-il pas être un signe de déclin, d'épuisement, de maladie, de la dissolution anarchique des instincts ? Et la « sérénité grecque » de l'hellénisme tardif, se pourrait-il que ce ne soit qu'une rougeur de couchant ? La volonté épicurienne *contre* le pessimisme, qu'une précaution de malade ? Et la science elle-même, notre science — oui, que signifie toute science, en général, comme symptôme de la vie ? Pour quoi faire, ou pis encore, *de quelle provenance* — la science ? Quoi ! La scientificité ne serait-elle que peur du pessimisme et faux-fuyant devant lui ? Une défense subtile contre — la *vérité*<sup>5</sup> ? Pour parler moralement, quelque chose comme de la lâcheté et de la fausseté ? Immoralement, une astuce ? Ô Socrate, Socrate, était-ce là peut-être *ton* secret ? Ô mystérieux ironiste, était-ce là peut-être ton ironie ?...

## II

Ce qu'il me fut donné de saisir alors de terrible et de dangereux, ce problème à cornes qui, sans être nécessaire-

ment, au sens strict, un taureau, était en tout cas un problème *neuf*, je dirais aujourd'hui que c'était le *problème de la science* lui-même — la science pour la première fois saisie comme problématique et suspecte. Mais le livre où mon ardeur et ma défiance juvéniles trouvaient à s'épancher — quel livre *impossible* ce devait être, à résulter d'une tâche si contraire à la jeunesse ! Bâti à coups d'expériences personnelles toutes sans exception prématurées et trop vertes, et toutes encore au seuil du communicable, installé sur le terrain de *l'art* — car le problème de la science est indiscernable sur le terrain de la science —, c'était un livre sans doute adressé à des artistes capables accessoirement d'analyse et de rétrospection (c'est-à-dire à un genre d'artistes exceptionnel, qu'il faudrait chercher, et qu'on n'a même pas envie de chercher...), plein de nouveautés psychologiques et de secrets de famille d'artistes, avec une métaphysique d'artiste à l'arrière-plan, une œuvre de jeunesse pleine d'ardeur juvénile et de juvénile mélancolie, indépendante, et même d'une autarcie arrogante là où elle paraît s'incliner devant quelque autorité ou quelque vénération particulière — bref une œuvre de débutant, y compris au pire sens du mot, entachée, malgré son problème de vieillard, de tous les défauts de la jeunesse, avec par-dessus tout ses « beaucoup trop long » et son côté « Sturm und Drang<sup>6</sup> ». D'un autre côté, compte tenu du succès qu'il a eu (en particulier auprès du grand artiste auquel il s'adressait comme pour engager un dialogue, auprès de Richard Wagner), c'est un livre *qui a fait ses preuves*, je veux dire un livre tel qu'en tout cas il a donné satisfaction aux « meilleurs de son temps ». Cela devrait suffire à lui assurer quelque considération et à lui valoir le silence ; néanmoins je ne veux pas réprimer à quel point il me paraît aujourd'hui déplaisant, à quel point, passé seize années, il m'est devenu étranger — étranger à un regard qui a vieilli, qui est cent fois plus difficile, mais qui n'est en aucun cas devenu plus froid et pour qui n'est pas non plus devenue étrangère la tâche même que ce livre audacieux avait osé pour la première fois entreprendre — *d'examiner la science dans l'optique de l'artiste, mais l'art dans celle de la vie...*

## III

Je le répète : aujourd'hui, c'est pour moi un livre impossible — je le trouve mal écrit, lourd, pénible, frénétique et chaotique dans l'image, sentimental, sucré ici et là jusqu'à l'efféminé, inégal dans le tempo, sans volonté de netteté logique, trop convaincu pour s'obliger à fournir des preuves (suspçonneux même à l'égard de la *bienséance* de la preuve<sup>7</sup>), une sorte de livre pour initiés, de « musique » pour baptisés de la musique, liés depuis toujours par une communauté d'expériences artistiques rares, une sorte de signe de reconnaissance pour consanguins *in artibus* — un livre hautain, exalté, d'emblée fermé au *profanum vulgus* des « gens cultivés » bien plus qu'au « peuple », mais qui doit quand même assez bien s'y entendre, comme l'effet qu'il produit l'a prouvé et le prouve encore, à se gagner des compagnons d'exaltation et à les attirer sur de nouveaux chemins dérobés, vers de nouvelles danses. Ici parlait en tout cas — on se l'avoua avec autant de curiosité que de répulsion — une voix *étrangère*<sup>8</sup>, le disciple d'un « dieu » encore « inconnu », qui s'était provisoirement dissimulé sous la capuche du savant, sous la lourdeur et la morosité dialectique<sup>9</sup> de l'Allemand, voire sous les mauvaises manières du Wagnérien ; il y avait là un esprit plein d'exigences inconnues, encore innommées, une mémoire débordant de questions, d'expériences, de choses cachées et en marge desquelles le nom de Dionysos venait s'inscrire comme un point d'interrogation supplémentaire ; ici parlait — c'est ce qu'on se disait avec défiance — quelque chose comme une âme mystique, presque une âme de ménade qui, tourmentée, insoumise, comme hésitant à se livrer ou à se dérober, balbutiait dans une sorte de langue étrangère. Elle aurait dû *chanter*, cette « âme nouvelle » — et non discourir ! Quel dommage que je n'aie pas osé dire en poète ce que j'avais alors à dire : j'en aurais peut-être été capable ! Ou du moins en philologue<sup>10</sup> : car dans ce domaine, presque tout, pour les philologues, reste encore aujourd'hui à découvrir et à exhumer ! Et d'abord le problème... *qu'il y a* un problème, et que les Grecs, aussi longtemps que nous n'aurons pas de réponse à la question « qu'est-ce que le dionysiaque ? », nous resteront, avant comme après, totalement inconnus et irréprésentables...

## IV

Oui, qu'est-ce que le dionysiaque ? Là-dessus, il y a une réponse dans ce livre — y parle quelqu'un qui « sait », un initié, et le disciple de son dieu. Peut-être serais-je maintenant plus circonspect et moins disert sur une question psychologique<sup>11</sup> aussi difficile que l'origine de la tragédie chez les Grecs. La question fondamentale est la question du rapport qu'entretient le Grec à la douleur, son degré de sensibilité. Ce rapport est-il resté le même ? Ou bien s'est-il inversé ? La question de savoir si sa *demande* toujours plus forte de *beauté*, de fêtes, de réjouissances, de cultes nouveaux est née du manque, du dénuement, de la mélancolie, de la douleur ? Car, à supposer que ce fût vrai — et Périclès (ou Thucydide) nous le donne à entendre dans sa grande oraison funèbre —, d'où proviendrait alors la demande opposée, et qui lui est chronologiquement antérieure, la *demande de laid*, cette manière franche et rigoureuse qu'a l'ancien Hellène de vouloir le pessimisme, le mythe tragique, l'image de tout ce qu'il y a de terrible, de cruel, d'énigmatique, de destructeur, de fatal au fond de l'existence — d'où proviendrait alors la tragédie<sup>12</sup> ? Peut-être du *plaisir*, de la force, d'une santé débordante, d'une plénitude excessive ? Et quelle est alors, physiologiquement parlant, la signification de ce délire d'où est issu l'art tragique aussi bien que l'art comique, le délire dionysiaque ? Comment ! Se pourrait-il que le délire ne soit pas nécessairement un symptôme de dégénérescence, de déclin, de culture suravancée ? Se pourrait-il qu'il y ait — question pour aliéniste — des névroses de la *santé* ? De la jeunesse et de la juvénilité d'un peuple ? Que montre cette synthèse de bouc et de dieu dans le satyre ? À partir de quelle expérience, en se livrant à quelle impulsion le Grec fut-il contraint de se représenter le possédé, l'homme dionysiaque originaire comme un satyre ? Et, quant à l'origine du chœur tragique, se pourrait-il qu'il y ait eu — dans ces siècles où le corps grec était dans sa fleur et l'âme grecque regorgeait de vie — des extases endémiques<sup>13</sup>, des visions, des hallucinations qui se communiquaient à des collectivités, à des assemblées religieuses entières ? Comment ? Et si les Grecs, précisément dans toute la richesse de leur

jeunesse, avaient voulu le tragique, s'ils avaient été pessimistes ? Et si c'était précisément le délire, pour reprendre un mot de Platon, qui avait dispensé sur l'Hellade les *plus grands* des bienfaits ? Et si d'un autre côté, à l'inverse, les Grecs, aux temps précisément de leur dissolution et de leur faiblesse, étaient devenus de plus en plus optimistes, superficiels, théâtraux, de plus en plus éperdus de logique et de logicisation du monde, et par conséquent de plus en plus « sereins », « scientifiques » ? Eh quoi ! En dépit de toutes les « idées modernes » et de tous les préjugés du goût démocratique, ne se pourrait-il pas que la victoire de l'optimisme, la prédominance de la *rationalité*, l'*utilitarisme* théorique et pratique (avec la démocratie, qui lui est contemporaine) soient un symptôme de force déclinante, de proche vieillesse, d'épuisement physiologique ? Et *non pas* — précisément — le pessimisme ? Épicure était-il optimiste... d'être *malade* justement ? On le voit, c'est de tout un faisceau de lourdes questions que ce livre est chargé. Ajoutons-y encore sa question la plus lourde ! Que signifie, vue dans l'optique de la *vie* — la morale<sup>14</sup> ?...

## V

Dès la Dédicace à Richard Wagner, c'est l'art — et *non pas* la morale — qui est posé comme l'activité proprement *métaphysique*<sup>15</sup> de l'homme ; et dans le livre lui-même revient à plusieurs reprises cette proposition scabreuse selon laquelle l'existence du monde ne se *justifie* qu'en tant que phénomène esthétique. En fait, le livre entier ne reconnaît à l'arrière-plan de tout ce qui advient qu'un sens et un arrière-sens artiste — un « dieu » si l'on veut, mais uniquement, cela va de soi, un dieu-artiste, totalement dépourvu de scrupules et de moralité, ne cherchant qu'à satisfaire en toute circonstance, qu'il bâtisse ou détruise, qu'il fasse le bien ou le mal, son plaisir et sa souveraineté et qui, en créant des mondes<sup>16</sup>, se délivre du dénuement de sa plénitude même, de son *excès de plénitude*, et de la *souffrance* des contradictions qui se pressent en lui. Le monde comme, à chaque instant, délivrance *réussie* du dieu, le monde comme vision éternellement changeante, éternellement nouvelle de l'être le plus souffrant, le plus contradictoire, le plus discordant, et qui ne sait se délivrer que dans l'*apparence*...

toute cette métaphysique d'artiste, on peut la dire arbitraire, oiseuse, fantaisiste, l'essentiel est qu'elle trahit déjà un esprit qui prendra un jour tous les risques pour se mettre en garde contre l'interprétation et la signification *morales* de l'existence. Ce qui s'annonce ici, pour la première fois peut-être, c'est un pessimisme « par-delà bien et mal », ce qui parvient à se dire et à se formuler, c'est cette « perversité d'esprit » contre laquelle Schopenhauer ne se lassa jamais de lancer d'avance les plus furieuses de ses malédictions et de ses foudres — une philosophie qui ose placer (ou déplacer) la morale elle-même dans le monde des phénomènes, et non seulement parmi les « phénomènes » (au sens du *terminus technicus* idéaliste) mais parmi les « illusions », entendues comme apparence, mirage, erreur, interprétation, maquillage, art<sup>17</sup>... Ce qui permet sans doute de mesurer le mieux la profondeur de cette tendance *anti-morale*, c'est le silence prudent et hostile observé dans tout ce livre à l'égard du christianisme — du christianisme considéré comme la variation sur le thème moral la plus extravagante qu'il ait été donné d'entendre jusqu'à ce jour à l'humanité. En vérité, rien n'est plus rigoureusement contraire à l'interprétation et à la justification purement esthétiques du monde enseignées dans ce livre que la doctrine chrétienne, laquelle n'est, et ne se veut, *que* morale et qui, du fait de ses normes absolues (ne serait-ce, par exemple, que la véracité divine), proscrit l'art, *quel qu'il soit*, dans le domaine du *mensonge* — c'est-à-dire le nie, le damne, le juge. Derrière une semblable façon de penser et d'évaluer qui — aussi longtemps du moins que, d'une manière ou d'une autre, elle reste authentique — est forcément hostile à l'art, j'ai depuis toujours aussi perçu l'*hostilité à la vie*, l'aversion rageuse et rancunière à l'égard de la vie elle-même : car toute vie repose sur l'apparence, sur l'art, sur l'illusion, sur l'optique, sur la nécessité perspectiviste et sur l'erreur. Dès le début, le christianisme fut essentiellement et fondamentalement dégoût et lassitude de la vie envers la vie, simplement travestis, dissimulés, fardés sous la croyance en une « autre vie », une « vie meilleure ». La haine pour le « monde », la malédiction des affects, la peur de la beauté et de la sensualité, un au-delà inventé pour mieux calomnier l'en-deçà, au fond une aspiration au néant<sup>18</sup>, à la fin, au repos, au « Sabbat des Sabbats » — tout cela, joint à l'inconditionnée volonté du christianisme de

ne reconnaître *que* des valeurs morales, m'est toujours apparu comme la forme la plus dangereuse et la plus inquiétante entre toutes les formes possibles de la «volonté de périr», ou à tout le moins un signe de profonde maladie, de fatigue, de découragement, d'exténuation, d'appauvrissement de la vie. Car, aux yeux de la morale (en particulier de la morale chrétienne, c'est-à-dire de la morale inconditionnée), il *faut* inévitablement que la vie ait toujours tort, parce que la vie *est* quelque chose d'essentiellement immoral — il *faut* que la vie, réprimée sous le poids du mépris et de la négation éternelle, soit finalement ressentie comme indigne d'être désirée et dépourvue de valeur en soi. La morale elle-même — eh quoi! ne serait-ce pas une «volonté de nier la vie», le secret instinct, enfoui au plus intime, de la destruction, un principe de déchéance, de rapetissement, de calomnie, le commencement de la fin? Et par conséquent le danger de tous les dangers?... C'est donc *contre* la morale que dans ce livre problématique s'était jadis tourné mon instinct, un instinct qui intercédait en faveur de la vie et s'inventa par principe une contre-doctrine et une contre-évaluation de la vie, purement artistique, *anti-chrétienne*<sup>19</sup>. Mais comment la nommer? En philologue, en homme du langage, je la baptisai non sans quelque liberté — mais qui saurait au juste le nom de l'antéchrist? — du nom d'un dieu grec : je l'appelai *dionysiaque*.

## VI

Comprend-on à quelle tâche j'osais déjà m'attaquer dans ce livre?... Comme je regrette à présent de n'avoir pas eu alors le courage (ou l'immodestie?) de me permettre pour des intuitions et des audaces aussi personnelles un *langage* à tout point de vue également *personnel* — d'avoir péniblement cherché à exprimer à coups de formules schopenhaueriennes et kantienne des estimations insolites et neuves, et qui s'opposaient du tout au tout à l'esprit, comme au goût, de Kant et de Schopenhauer! Que pensait Schopenhauer de la tragédie? «Ce qui donne au tragique, quelle qu'en soit la forme, son élan particulier vers le sublime — dit-il dans *Le Monde comme volonté et comme représentation*, II, 495 —, c'est la révélation de cette idée que le

monde, la vie sont impuissants à nous procurer aucune satisfaction véritable et sont par suite *indignes* de notre attachement : telle est l'essence de l'esprit tragique ; il est donc le chemin de la *résignation*<sup>20</sup>. » Ô quel tout autre langage m'a tenu Dionysos ! Ô comme j'étais loin alors de tout ce résignationnisme ! Mais il y a bien pire dans ce livre, quelque chose que je regrette encore plus aujourd'hui que d'avoir obscurci et gâché des pressentiments dionysiaques à coups de formules schopenhauériennes et kantienne : c'est d'avoir en somme *gâché* le grandiose *problème grec*, tel qu'il s'était ouvert à moi, en le mêlant aux dernières affaires de la modernité ! De m'être accroché à des espoirs là où il n'y avait rien à espérer, et où tout dénonçait trop clairement une fin ! D'avoir commencé, sur le fond de la dernière musique allemande, à fabuler sur « l'âme allemande » comme si celle-ci avait été à la veille de se découvrir et de se retrouver — et cela en un temps où l'esprit allemand, qui peu auparavant avait encore la volonté de dominer l'Europe et la force de la conduire, venait irrévocablement et définitivement d'*abdiquer*, et, sous le pompeux prétexte d'une fondation d'empire, opérait son passage à la médiocrisation, à la démocratie, aux « idées modernes » ! En fait, j'ai depuis lors suffisamment appris à désespérer de cette « âme allemande » et à ne pas la ménager — pas plus que l'actuelle *musique allemande* qui est romantisme de part en part et la moins grecque de toutes les formes d'art imaginables, sans compter que c'est un détraque-nerfs de premier ordre et doublement dangereux, selon la double vertu de ces narcotiques qui enivrent à la fois et *embrument*, pour un peuple qui aime la boisson et honore l'obscurité comme une vertu. Cela dit, la part faite, il est vrai, des espérances hâtives et des fausses applications au présent par où j'avais gâché mon premier livre, le grand point d'interrogation dionysiaque qui était posé là, et qui ne manquait pas non plus de concerner la musique, demeure : comment créer une musique qui ne soit plus d'origine romantique, à l'instar de la musique allemande — mais *dionysiaque* ?

Mais, monsieur, qu'est-ce qui au monde est romantique, si *votre* livre ne l'est pas ? Cette haine profonde du temps

« présent », de la « réalité », des « idées modernes », est-il possible de la pousser plus loin que vous ne le faites dans votre métaphysique d'artiste — cette métaphysique qui aime encore mieux croire au néant ou au diable qu'au « présent » ? Derrière tout votre art du contrepoint vocal si séduisant à l'oreille, n'entend-on pas gronder la basse continue de la colère et du plaisir de tout détruire, une furieuse détermination contre tout ce qui existe « à présent », une « volonté » qui n'est pas si loin du nihilisme pratique, et qui semble dire : « Mieux vaut pas de vérité du tout plutôt que *vous* n'avez raison et que *votre* vérité n'ait gain de cause ! » Écoutez vous-même, monsieur le pessimiste, monsieur l'idolâtre de l'art, ouvrez vos oreilles rien qu'à un passage choisi de votre livre, ce passage, non sans éloquence d'ailleurs, où il est question de tueurs de dragons, et qui devait avoir, pour de jeunes oreilles et de jeunes cœurs, des accents captieux à la preneur de rats. Quoi ! N'est-ce pas la pure et authentique profession de foi romantique de 1830 sous le masque du pessimisme des années 1850 ? Derrière quoi prélude déjà l'habituel final romantique — rupture, effondrement, retour et chute aux pieds de l'ancienne croyance, de l'ancien dieu... Quoi ? Votre livre pessimiste ne serait-il pas lui-même un morceau d'antihellénisme et de romantisme, quelque chose qui « enivre et embrume à la fois », un narcotique de toute façon, voire un morceau de musique, de musique *allemande* ? Écoutez plutôt :

« Représentons-nous la montée d'une génération qui ait cette intrépidité du regard, cette manière héroïque d'affronter l'horrible, imaginons le pas téméraire de ces tueurs de dragons, l'audace fière avec laquelle ils tournent le dos à toutes les doctrines débilantes de l'optimisme afin de "vivre résolument" d'une vie pleine et entière : *ne serait-il pas nécessaire* que l'homme tragique d'une telle civilisation, après s'être éduqué au sérieux et à la peur, désirât comme l'Hélène qui lui est due un art nouveau, l'art de la consolation métaphysique, la tragédie, et s'écriât avec Faust :

« Faudrait-il donc que mon désir fût impuissant  
À ramener au jour cette figure insigne<sup>21</sup> ? »

« Ne serait-il pas *nécessaire* ? »... Non, trois fois non, jeunes romantiques ! Cela n'avait *rien* de nécessaire ! Mais,

selon toute vraisemblance, cela *finira* ainsi, *vous* finirez ainsi — c'est-à-dire « consolés », comme il est écrit, et malgré toute votre éducation au sérieux et à la peur, « métaphysiquement consolés » ; bref, comme finissent tous les romantiques, *chrétiennement*... Non ! Vous devriez d'abord apprendre l'art de la consolation de l'*ici-bas* — vous devriez apprendre à *rire*, mes jeunes amis, si toutefois vous tenez absolument à rester pessimistes. Ainsi, peut-être qu'un jour, en riant, vous enverrez au diable toute cette consolation métaphysique<sup>22</sup> — à commencer par la métaphysique elle-même ! Ou, pour le dire dans le langage de ce démon dionysiaque qui a nom Zarathoustra :

« Haut les cœurs, mes frères ! Haut, toujours plus haut ! Et ne m'oubliez non plus les jambes ! Haut les jambes aussi, ô vous qui dansez bien, et, mieux encore, soyez debout, même sur la tête ! Cette couronne du rieur, cette couronne de roses, moi-même je l'ai ceinte, moi-même ai sanctifié mon éclat de rire. Pour cela, parmi les autres aujourd'hui je n'ai trouvé personne d'assez robuste.

« Zarathoustra le danseur, Zarathoustra le léger, qui des ailes fait signe, celui qui sait l'art de voler, qui à tous les oiseaux fait signe, prêt et dispos, d'une bienheureuse espièglerie — Zarathoustra le prophète véridique, Zarathoustra le rieur véridique, ni impatient, ni inconditionnel, celui qui aime sauts et écarts ; moi-même me suis ceint de cette couronne.

« Cette couronne du rieur, cette couronne de roses, à vous, mes frères, je lance cette couronne ! J'ai sanctifié le rire : ô vous, hommes supérieurs, *apprenez* donc — à rire ! »

*Ainsi parlait Zarathoustra,*  
IV<sup>e</sup> partie, « De l'homme supérieur ».



## DÉDICACE À RICHARD WAGNER

Pour écarter de moi toute la suspicion, les mouvements d'humeur et les mésinterprétations<sup>1</sup> auxquels ne manqueront pas de donner lieu, étant donné ce qui circule publiquement chez nous en fait d'esthétique, les pensées rassemblées dans cet ouvrage, et pour être en mesure d'écrire ces mots d'introduction avec le même ravissement contemplatif dont il porte le signe à chaque page comme la cristallisation de tant de hautes et bonnes heures, je me représente en esprit le moment où c'est vous, mon ami vénéré, qui recevrez cet écrit ; ce sera peut-être un soir d'hiver, au retour d'une promenade dans la neige : vous considérerez le Prométhée délivré<sup>2</sup> de la page de titre, vous lirez mon nom, tout aussitôt persuadé, quoi que puisse contenir ce livre, que l'auteur a quelque chose de sérieux et de pressant à dire, et que toutes les conceptions qu'il a forgées, c'est comme en conversant avec vous présent qu'il les a forgées, de sorte qu'il ne pouvait rien écrire qui ne fût en accord avec cette présence. Vous n'oublierez pas non plus que c'est dans le temps même où voyait le jour votre admirable ouvrage commémoratif sur Beethoven<sup>3</sup>, dans ces heures terribles et sublimes de la guerre qui venait d'éclater que moi-même je me recueillais pour méditer ces pensées. Ils feraient pourtant erreur, ceux qui verraient dans un tel recueillement prétexte à l'on ne sait quelle contradiction entre l'émotion patriotique et la frivolité esthétique, le sérieux de l'héroïsme et l'insouciance du jeu. Il se pourrait bien plutôt qu'à leur grand étonnement une lecture effective

V. La Joute chez Homère	
<i>Notice</i>	1012
<i>Notes</i>	1013
UN MOT DE NOUVEL AN AU RÉDACTEUR DE L'HEBDOMADAIRE « IM NEUEN REICH »	
<i>Notice</i>	1015
<i>Note</i>	1016
LA PHILOSOPHIE À L'ÉPOQUE TRAGIQUE DES GRECS	
<i>Notice</i>	1016
<i>Notes</i>	1026
VÉRITÉ ET MENSONGE AU SENS EXTRA-MORAL	
<i>Notice</i>	1033
<i>Notes</i>	1038
APPEL AUX ALLEMANDS	
<i>Notice</i>	1041
<i>Notes</i>	1045
CONSIDÉRATIONS INACTUELLES	
<i>Première partie.</i> David Strauss, l'apôtre et l'écrivain	
<i>Notice</i>	1046
<i>Notes</i>	1056
<i>Deuxième partie.</i> De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie	
<i>Notice</i>	1067
<i>Notes</i>	1077
<i>Troisième partie.</i> Schopenhauer éducateur	
<i>Notice</i>	1092
<i>Notes</i>	1096
<i>Quatrième partie.</i> Richard Wagner à Bayreuth	
<i>Notice</i>	1101
<i>Notes</i>	1110
ÉCRITS DE JEUNESSE	
<i>Notice</i>	
I. Les Écrits de jeunesse et les Phases de la philosophie de Nietzsche	1117
II. Philologie et philosophie : la pensée préplatonicienne du <i>mythos</i> au <i>logos</i>	1125
<i>Notes</i>	1132

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

## LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE

*Autour de « La Naissance de la tragédie »*

LE DRAME MUSICAL GREC

SOCRATE ET LA TRAGÉDIE

LA VISION DIONYSIAQUE DU MONDE

## SUR L'AVENIR DE NOS ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT

CINQ PRÉFACES À CINQ LIVRES  
QUI N'ONT PAS ÉTÉ ÉCRITS

UN MOT DE NOUVEL AN

## LA PHILOSOPHIE À L'ÉPOQUE TRAGIQUE DES GRECS

VÉRITÉ ET MENSONGE  
AU SENS EXTRA-MORAL

APPEL AUX ALLEMANDS

## CONSIDÉRATIONS INACTUELLES

I. DAVID STRAUSS, L'APÔTRE ET L'ÉCRIVAIN

II. DE L'UTILITÉ ET DES INCONVÉNIENTS  
DE L'HISTOIRE POUR LA VIE

III. SCHOPENHAUER ÉDUCATEUR

IV. RICHARD WAGNER À BAYREUTH

*Écrits de jeunesse*

*Préface*

*Chronologie (1844-1876)*

*Note sur la présente édition*

*Notices et notes*